

## MARY: La Traversée, Le seuil

Les peintures de Mary permettent de franchir la frontière du réel, de changer de corps, de lieu, de temps.

Voici ce qui touche à notre plaisir, à notre jouissance et, en conséquence, à nos possibilités d'angoisse puisque nos certitudes se voient interpellées.

Les peintures ne donnent pas simplement à voir, elles retiennent, contiennent. L'expérience est autant existentielle qu'esthétique.

Il faut voir de telles œuvres dans une salle privée de lumière. Elles seules doivent être éclairées afin d'en éprouver la puissance.

Posées les unes à côté des autres elles forment un mouvement d'ensemble. Surgit un effet étrange : danse immobile, appel muet vers l'espoir d'un seuil à franchir.

Ne demeurent qu'un vertige et un appel. A notre "aveuglement" répond l'attente exaspérée par un dispositif pictural qui exclut toute position de voyeurisme.

Mary invite à franchir le seuil d'un lieu qui n'est plus à l'extérieur mais dedans. Sa peinture renverse donc la problématique habituelle de la frontalité.

A l'étrangeté explosive se substitue une intériorité. Elle permet à l'inconscient qui habituellement ne connaît pas la traversée des frontières d'être mis en connexion avec ce qui le dérange.

Le décor chavire. Il n'existe plus de place au « cliché ». Se touche une clameur intérieure, muette et mutante. Mary ne duplique pas du semblable, du même. Sa peinture renvoie à un autre écho.

Un monde de structures est atteint. Il nous désaxe de notre assise, de notre sécurité. C'est un pas au-delà autant qu'en deçà. Nous sommes au sein de cerclages.

La peinture devient nous-mêmes à l'intérieur de sa frontière. Contempler revient à exister d'une autre façon. Mary oblige à nous dire : « je suis moi-même dans le silence ».

Le spectateur passe là où cela semblait au-dessus de ses forces et de sa peur. Il est en quelque sorte extrait de la pure illusion et de la simple transgression.

Franchir la frontière revient donc à accepter de passer la limite de notre ignorance, d'accepter le saut vers ce qui échappe - mais qui est là.

Cela engendre une peur car soudain la réalité n'est plus noyée dans le fantasme. L'être ne peut plus se suffire de sa propre délimitation, de sa forteresse : elles sont remplacées par un autre univers.

Un paysage "neuf" se développe, se convulse. La frontière n'existe plus entre le dehors et de dedans. Le dedans en sa résistance ronge et fait reculer le dehors dans un espace silencieux où les pulsions règlent les comptes du sujet envers son désir et celui de l'autre.

La peinture de Mary conduit vers les défilés de l'inconscient mais elles ne lui donnent plus de quoi "se défiler" devant le péril de la traversée.

Par chaque peinture-frontière Mary fait reculer l'enlèvement. Le seuil ne sera donc ni un leurre, ni une jouissance. L'œuvre poussée dans l'inconscient en fait sourdre des gerbes divergentes de sens.

Demeure aussi un écart du temps. Car forcément le temps est induit dans l'œuvre. Elle propose une étrange proximité et un éloignement.

Proximité communicante - presque communicante - et sexuée (rondeur féminine des formes le plus souvent) même si on ne peut plus s'accrocher cette psychologie que la figuration induit toujours peu ou prou.

Reste des rondeurs, des mouvances : elles nous retiennent, elles nous échappent : nous sommes pris dans leur « inavouable » communauté.

Les formes et les couleurs grouillent comme en formation, en expectative. Elles restent éloignées de tout fantasme du corps si ce n'est par l'espace qui les entoure et les oppresse.

Le corps n'est pas à l'image : il est devenu langage. Ce langage est le plus souvent une matière jouissante et l'apparition d'une terre promise.

Mary en effet déchiffre le monde en empêchant l'espace - sur lequel nos corps s'appuient - de s'écrouler, de s'abîmer.

Dans les méandres du dehors et du dedans, elle marque un passage essentiel.

Il y a un dehors, un dedans mais les arpents de la réalité n'existent plus. Ce qui n'empêche pas (au contraire) d'espérer.

A ce titre et paradoxalement la peinture de Mary provoque un retournement car elle n'est pas pur miroir mais effraction. Ce qui est le contraire d'une évasion : à savoir une invasion, un envahissement.

Les gestes de Mary sur ses toiles deviennent brume de lune et voleurs de feu, avalanches de cris pendus à l'horizon bouché.

Du blanc s'étend le rouge, du bleu sur le blanc pour glisser une lumière en l'abîme du corps.

C'est donc cela la peinture : les traces, les inflexions qui tentent d'ouvrir les poches d'ombres. Ne restent que les flammes et les flaques de couleurs à la charnière du cri et du silence.

Si le corps n'est pas, la peinture possède des nerfs, des viscères, des vaisseaux, de la chair qui nourrissent une « voix ».

Oui la peinture est une *phonation* qui s'alimente de l'énergie (ou de sa perte) du corps.

Dans chaque toile il existe une volonté de paroles. Il est aussi question d'instinct : celui de la survie qui impose parfois d'en passer par là parce que les autres voies et voix ne sont ou n'étaient plus possibles.

D'où la " *choséité* " (pour reprendre un mot de Beckett) de la peinture de Mary. Elle ne prétend singer ni un dehors, ni un dedans : elle précise simplement des vérités afin de savoir qui nous sommes, où nous allons.

La peinture est à notre mesure dans sa démesure. Nous nous reconnaissons là où il n'y a plus de visage. Nous revenons à un certain anonymat pour une présence plus profonde.

Il n'y a plus de visage, il n'existe plus d'horizon. Ne reste que l'essentiel : un dépassement.

Les peintures de Mary disent : « je ne sais comment j'en suis venu là, mais j'en arrive au point je ne peux plus me tenir à distance des émotions. Je suis dedans. Avec elles ».

L'espace en ses limites témoigne non pour la nuit mais pour le jour lorsqu'il n'est pas privé d'étoiles, lorsqu'il n'est plus mutilé.

La solitude rugit de ce qu'elle libère de sacré. Vivre sans exclure, mourir sans mort : les peintures de Mary renvoient à ces propositions énigmatiques par leur dédoublement.

Sur le blanc du support il y a tout ce qui sépare, il y a le vide qui prolonge l'attente jusqu'à perdre la raison, jusqu'à tomber dans le silence.

La peinture est silence. Tôt est tard, proche est loin. "Tu as pensé cela il y a longtemps, tu es autorisée à le peindre ».

La peinture est le cri. Elle lance par éclats et parfois tortures le nom de Mary.

Entre elle et le dedans il n'y a pas de plus de cessation. Quelque chose déborde l'être.

Nous nous reconnaissons là où il n'y a plus de simple représentation. Là où il n'existe plus de visage puisqu'il que l'horizon du corps a disparu – du moins en apparence.

De fait il n'y a que lui puisque la peinture naît de la sensation, de l'émotion. Elle inséparable d'elles. Pour Mary il en va bien sûr de même.